

Elissa Rhais  
(1876-1940)

## **BLIDA**

Il me souvient d'un drame allégorique que, dans ma tendre enfance, on m'avait menée voir au Tapis Vert, à ce délicieux théâtre en plein air qui montrait, au bord de l'Avenue de la Gare (1), ses riches pelouses, ses bosquets, ses tonnelles croulantes de fleurs. L'auteur—était-ce M. de St-A\*\*\*, le sous-préfet de Blida qui publia dans la Revue de Paris, sur « la perle de l'Atlas », de si chatoyants poèmes ? (J'avais alors deux ans, excusez l'imprécision du souvenir...).

*(1) Ce n'est que plus tard que le Tapis Vert, s'installa aux portes d'Alger dans l'actuel jardin des Amis Réunis*

L'auteur donc campait devant nous deux personnages magnifiques et ardents : le Roi Jupiter et le Roi Otton. Un beau jour, ils étaient descendus sur Blida et admiraient la contrée. Et voici que, au fond de la scène, dans un char composé de fruits d'or et de roses épanouies, une femme superbe venait d'apparaître; nos deux héros, avant de se disputer ses grâces, se querellaient pour définir son charme.

Oh ! s'était écrié le roi Otton, qu'elle est belle et qu'elle est étrange !  
Blida est une blonde aux yeux noirs !

Mais non, fulminait Jupiter, c'est l'amour qui vous aveugle! Blida est une brune aux yeux bleus !

C'est bien plutôt ainsi que je la vois, ma chère ville natale, dans sa grâce fière et voluptueuse.

Au fait, nos pères la connurent mieux encore. Un poète égyptien du siècle dernier la nomma le berceau de l'amour. Un berceau qui étendrait son ivresse dans un air pur et vif, sous des ombrages touffus, parmi des orangers en fleurs, des sources abondantes, des jardins embroussaillés de roses, au pied des montagnes farouches comme des lions qui se poursuivent, montagnes aux replis frais garnis de pensées sauvages, montagnes couronnées de neiges brillantes et de cèdres-rois.

Souvent aussi, Blida, on te compara à une rose. « Tu es une petite ville et moi, je t'appelle une petite rose... » J'imagine que le poète songeait à une rosé arabe, au parfum musqué, aux épines rebelles, à l'élégance hautaine.

Car Blida est une ville mystérieuse, une ville qui se cache. Longtemps, elle fut, dans l'Afrique du Nord, une capitale des fêtes, des plaisirs et des parfums. Et déjà les habitants étaient jaloux de son charme :

*Ô vous qui habitez ces heureux jardins  
Dont les treilles sont surchargées de raisin  
Et les ruisseaux grouillants de poisson,  
Donnez-moi une place auprès de votre fille,  
Écoutez ma voix, ou je vais mourir...*

La réponse à l'étranger était cruelle :

*Notre fille est chez nous.  
Que celui qui veut mourir meure.*

À Blida, on venait de très loin pour goûter la fraîcheur des ruisseaux qui coulaient partout et l'air tonifiant de ses montagnes, on venait goûter cette odeur d'oranges amères, de douces sanguines, de figues mielleuses, d'amandiers jeunes, de vignes aux grains longs comme des doigts de mariée, et l'odeur des litières sur lesquelles hennissaient les pur-sang maures, et l'odeur de la laine noire des biches, et l'odeur des cafés chantants : odeur de musc, d'œillets rouges, de jasmin et de tombak, odeur des costumes soyeux des chanteuses et des burnous de laine fine des caïds amoureux...

Mais, surtout depuis la conquête française, Blida est peu accueillante à l'étranger. L'indigène blidéen, renfermé dans ses souvenirs, tiendrait beaucoup à la paix voluptueuse de sa ville. Ne vous trompez point à son abord aimable : ou c'est indifférence, ou c'est une impatience qui se contient. De Lalla-Marnia jusqu'à Tunis, on connaît la formule d'hospitalité du Blidéen :

Eh bien, mon ami, quand es-tu arrivé ? Et quand comptes-tu partir?

Ainsi, le charme de Blida est aujourd'hui secret. Le touriste qui, de l'avenue de la Gare, aperçoit l'alignement des bâtisses européennes, qui parcourt la rue Lamy, la place d'Armes ou la rue d'Alger, n'a pas vu Blida.

Je voudrais le conduire un peu dans l'intimité de Blida, ce touriste qui le plus souvent apporte Paris à la semelle de ses souliers, ce touriste si peu préparé à pénétrer les beautés d'ailleurs, ce touriste quelquefois volontairement ignorant de civilisations qui ne sont pas la sienne...

Blida fut surtout célèbre par ses cafés chantants. Ces lieux de la joie et de la volupté arabe, dont l'âme rôde encore à travers toute la ville, méritent que nous leur accordions un souvenir. Vous en rencontrerez plus d'un, vestige, si vous vous promenez par les ruelles qui rayonnent et s'enchevêtrent aux environs de la rue des Kouloughlis. Au-dessus de la boutique d'un tanneur, cette lampe multicolore vit passer, sous ce porche décoré de dentelles de plâtre, les bayadères les plus fringantes de l'Algérie ; dans le fond de l'échoppe d'un bijoutier, cette grande porte aux vitraux crevés se referma sur des amants cossus, sur de fiers cavaliers dont la poitrine sautait de désir; par un vestibule de demeure aux claires mosaïques, voyez-vous cette estrade entourée de draperies fanées, sur laquelle des enfants jouent? C'était le *madar*, où s'alignait l'orchestre oriental. Et si vous descendez la rue du Bey, en aval du marabout de Sidi Abdallah, on vous montrera l'endroit où s'élevait, il y a quelques années à peine, le café Si Beggar, le plus somptueux de tous, celui que, dans un de mes premiers livres, j'ai chanté. Outre qu'il réunissait les *chioukh* les plus virtuoses, les chanteuses les plus belles et les plus

passionnées, sa découverte était un émerveillement. Quand on avait franchi le portail à clous de cuivre, longé un petit couloir éclairé par des vitraux, puis écarté une tenture de velours pourpre, un jardin s'offrait à vos regards, planté de toutes les fleurs arabes, couvert d'orangers, de grenadiers, de magnolias, de figuiers, des banians ; des nattes couraient sur la verdure, des berceaux s'arrondissaient, tout enveloppés de jasmin blanc. Et lorsqu'on pénétrait enfin dans la salle, l'œil était ébloui par les dorures, les glaces, les marbres, les enluminures persanes. Une assistance recueillie était dispersée autour de petites tables. Et au fond, sous un flot de lumière rosé, une scène se dressait, dans un chatoiement d'or et de soieries tunisiennes, dans la splendeur fascinante d'une vision des Mille et Une Nuits. Là, derrière un rempart de bouteilles de Champagne et de liqueurs vertes, sur des matelas de soie, se rangeaient les maâlmates et les maîtres musiciens. Et l'air était embaumé, lourd d'ivresse et de désir.

Aujourd'hui, à la place du « café de joie » vous voyez se dresser la villa d'un colon très sympathique : la villa Morello. Deux beaux pruniers s'épanouissent encore au-dessus de la grille en fer forgé ; ils servaient d'enseigne au café qu'on appelait indifféremment le café Si Beggar ou le café des Deux Pruniers. Et dans la venelle qui longe le mur de clôture, distinguez-vous ces maisonnettes menues aux portes basses ? Elles cachaient dans leurs flancs, ces maisonnettes, le roman d'amour des bayadères et des chanteuses.

Lorsque celles-ci étaient débordées par les admirateurs, elles couraient, à travers des passages secrets, se dissimuler au fond de leurs longues chambres clandestines et délicieuses. N'allez point croire que ces femmes étaient vendeuses d'amour. La plupart étaient de véritables artistes. Elles avaient été pieusement élevées dans la loi de l'Islam, dans le mystère du harem, ignorant tout du chant et de la musique jusqu'à leur mariage. Puis, le plus souvent, ce mariage n'avait pas été consommé, l'époux se trouvant être octogénaire. Ou bien, elles s'étaient échappées des bras d'un tyran brutal ou vicieux. Et une nuit, après des jours et des jours de marche, elles arrivaient, poudreuses et frémissantes de peur, et se jetaient au cou du tenancier en le suppliant de les prendre sous sa protection. Le tenancier les habillait magnifiquement, leur enseignait la musique ou la danse, selon leurs aptitudes, et les parait d'un nom nouveau. Et les Blidéens n'ont pas oublié, ne pourront jamais oublier Poumons-de-bœuf et Rossignol-dans-sa-cage, Bougie d'Amour et Bague-de-Saphir, Fille-des-Étoiles et Jardin-de-mon-cœur, Casette-du-secret et Fleur-d'Ennui.

Et, voyez-vous, tout Blida était semé de ces cafés chantants qui s'animaient, dès la tombée du jour, enveloppés de parfums, de lumières et de cris. Les bouquetières clamaient à qui mieux mieux :

Voilà des jasmins qui font pâlir les seins !

Voilà des roses qui feront pâlir vos joues !

Voilà les fleurs du soir fleurs des unions !

Les petites négresses, vendeuses de pains chauds piqués d'anis, couraient aux commissions, pour fixer l'heure des rendez-vous. Et bientôt les clients se montraient : caïds aux burnous écarlates, chérifs aux *gnabs* bourrés de douros, jeunes hommes qui promenaient leur grâce d'éphèbes leur costume d'une harmonie, d'une délicatesse de nuances empruntées au passé. Il n'était point jusqu'au marabout de la ville, Sid El Kebir qui, tous les soirs, de sa demeure lointaine, ne descendît au café de la joie. Radieux de blancheur, de blondeur, embaumant le musc, un foulard d'or liant sa paire de burnous, il ressemblait à une nouvelle mariée sur sa jument blanche, qu'il nommait Baya. Et il entendait pénétrer avec elle dans la salle même du café, malgré toutes les protestations du tenancier, et il voulait que, comme lui, Baya se grisât de boisson verte. Volontiers, il fredonnait la *qassida* marocaine:

*Il est trois passions et voluptés*

*De leur amour je ne suis jamais en repos :*

*Le cheval, les femmes,*

*Et les verres d'oubli..,*

Imaginez-vous qu'un soir, il sortait du café des Deux Pruniers, sur sa monture caparaçonnée d'argent, la tête pleine de vapeurs, le cœur ivre des beautés orientales qu'il avait pu admirer. Il aimait à s'en aller comme cela, lentement, dans la nuit tranquille, le regard aux étoiles, aspirant dans le vent tiède le parfum des orangers et des rosés, suivi par la symphonie des violons et des luths et par la voix puissante de Poumons-de-Bœuf qui, du bas de la rue du Bey, lançait le Chant de Minuit :

*C'est minuit. Lève-toi, ma bien-aimée,*

*Le rossignol vient de s'éveiller dans les palmes...*

Or, comme il approchait de la place des Mûriers (2), d'ordinaire si paisible, il entendit un fracas assourdissant de tambours et d'instruments de cuivre : on inaugurait la « Fête de Blida ». Mugissements de bêtes fauves, relent de pommes frites et de carbure, flonflons de manèges, grincements de tourniquets, cris, appels des marchands qui vantaient leur pain d'épices et leur nougat d'Espagne... Si Mohamed El Kebir crut qu'il avait pris le chemin des enfers ! Et quand il arriva au bord de la place, que vit-il ? Sous une lumière aveuglante, autour de musiciens soufflant dans des cuivres, des couples enlacés qui tournaient, tournaient comme des *djenoune*, se bouscullaient, suaient sang et eau et tournaient encore ! Baya, effarouchée, se cabra et prit au galop une ruelle de traverse. Le marabout s'irrita et maudit. Il implora Dieu de « balayer cette fête comme le typhus balaie un douar ». Il avait à peine franchi les remparts que la foudre gronda dans les nues. Tous les vents se déchaînèrent sur la ville. Une pluie diluvienne s'abattit. Au bout d'une heure, il n'y avait plus, sur la place déserte, que des ruisseaux qui charriaient ballons, drapeaux et lampes vénitiennes, tandis que, de la ménagerie campée sur la place de l'Église, les bêtes fauves, dans la tempête, hurlaient à déchirer l'âme ! La malédiction du marabout s'est-elle prolongée ? Tous les ans, la Fête de Blida, si courue, si gaie, si folle, se noie sous un déluge...

Le marabout est mort. Il repose dans ce coin ravissant de la Fontaine Fraîche, sous un sarcophage recouvert d'étoffes précieuses et des étendards des confréries, au milieu de sa descendance qui habite de petites maisonnettes à flanc de coteau et qui continue de vivre des offrandes que les croyants viennent déposer à ses pieds, après la rentrée des récoltes. Si Mohamed El Kebir entend les cris de joie de ses petits-enfants qui jouent autour de sa tombe, et l'oued dans les nuits calmes, l'oued au murmure presque éteint assurément, mais qui doit lui parler encore de toutes les fêtes grandioses qui se déroulèrent sur ses rives et qui enchantèrent tous les voluptueux de l'Islam.

Les cafés chantants ne sont plus. Peut-on en vouloir au gouvernement français d'avoir ordonné momentanément leur suppression, surtout depuis la guerre ? Ils étaient la cause de bien des misères. Le Blidéen, ce grand enfant passionné, vidait, de gaieté de cœur, en un soir, pour l'amour d'une belle, le produit d'une moisson ou d'une récolte d'olives, pendant que la femme et les petits attendaient anxieux, là-haut, dans le gourbi de Mimiche ou des Glacières ! Puis, les Européens commençaient à hanter ces lieux du plaisir, et alors...

Rétablira-t-on les cafés chantants ? Ils répandaient dans Blida une animation si féerique ! Les Arabes réclament à cor et à cri leur unique divertissement. Et lorsqu'on leur rappelle les motifs de l'interdiction gouvernementale, ils ne savent que baisser la tête et soupirer : « Allah est grand ! »

En attendant, les cafés maures se sont multipliés, lieux charmants, refuges de toute une vie paisible et concentrée. Pot-de-fleurs vous mènera en voir de très nombreux. Pot-de-fleurs, c'est un bohème honnête et gai qui se tient en faction

sur la place d'Armes. Un sourire amène éclaire sa barbe de patriarche, et dans son turban, il y a toujours planté, selon la saison, du géranium, de la rose ou de la fleur d'oranger, parfois le tout ensemble. Pot-de-Fleurs conduit admirablement son touriste ; d'un coup d'œil d'intelligence il l'avertit aussitôt lorsque le patron voudrait « augmenter la sauce pour l'étranger ». Probablement vous guidera-t-il d'abord vers le Café Brenndja, un des plus pittoresques et des mieux achalandés. Adossé au quartier Bécourt, le Café Brenndja s'ouvre sur le grouillement intense et bigarré du marché arabe. La salle, toujours lavée de frais, est garnie de nattes et de bancs bien tenus, presque neufs ; des pots de basilic, de fleurs du soir et de jasmin s'alignent devant les consommateurs, parmi des gargoulettes d'eau claire dont la bouche a été goudronnée avec soin. On aperçoit du dehors les mille étagères de mosaïque bleue sur lesquelles sont rangés les verres à facettes pour le thé et les petites tasses dorées pour le café turc. On est surtout frappé par l'étincellement de cuivre rouge des bouilloires ventruées dans le four. La chanson que ronronne leur cœur, sur les braises de l'*oudjaq*, Pot-de-Fleurs vous la traduira ainsi :

*Quand je giclais de ma source  
Sur la terre je me répandais.  
L'arbre que j'ai nourri  
Par lui je suis brûlée...*

Aux murs, badigeonnés d'ocre ou de rosé, voisinent des illustrations hétéroclites : M. Fallières jaunit près d'un récent Zaghoul Pacha, qui harangue avec violence la foule égyptienne ; voici un animal fabuleux de l'Apocalypse dans un cadre enluminé, et sur une feuille détachée du journal El Ahram, la flotte turque appareillant dans la baie de la Corne d'Or.

Une très jolie vasque s'arrondit au milieu de la salle ; des rougets se tordent, flamboient dans son eau cristalline et des fleurs l'enguirlandent. Comme vous pénétrez, quatre montagnards, accoudés sur la margelle, s'entretiennent de quelque pacte mystérieux et le frou-frou du jet d'eau couvre leur conciliabule. Pot-de-Fleurs vous donne la clef de l'énigme : ce sont des Beni-Salah qui traitent un mariage entre une jeune fille kabyle et ce jeune homme de Mimich, imberbe et timide. Le plus vieux du groupe exige la somme que mérite la jeune fille immédiatement, à quoi le futur répond, avec une nuance d'hypocrisie : « Quand la Kabyle sera sur la terre blidéenne, je verserai ce qui est convenu... ». « Il a raison, renchérit son partenaire, le poisson est dans l'eau et nous le paierions ?... »

Dans un angle, un écrivain public, jambes croisées sur une natte, trace, au moyen d'une plume de roseau, des caractères hâtifs sur une feuille volante qu'il soutient uniquement de sa main gauche. Il est environné par un essaim de clients qui

attendent leur tour de faire écrire le papier de justice, le mot d'affaire, la lettre d'amour. Chacun lui paie d'abord un café pour le mettre en train et ensuite, après de longs marchandages, on établira le prix du grimoire.

Réuni au fond de la salle, un groupe discute politique. On commente sous le burnous les dernières nouvelles du journal *Essiassa*. D'aucuns, la bouche haineuse, l'œil allumé, déclarent que l'Heure est venue, qu'*Ibn-Seuôud* ayant chassé les marabouts du Hedjaz, l'Orient, libéré du poids mort de ses vieilles traditions, est en marche. Les imaginations s'échauffent. Ou ne nous dit pas tout, affirment les plus entreprenants, mais, le mois dernier, l'armée égyptienne bombardait la flotte anglaise dans le port d'Alexandrie, et, avant que l'année se termine, la France abandonnera la Syrie. D'autres maugréent contre la feuille d'impôt, contre le billet d'octroi : « Pourquoi nous fait-on souffrir ainsi, comme des rossignols que l'on mettrait en cage ? Si l'on ne nous aime pas, qu'on nous jette tous à la mer et nous en aurons fini avec cette vie de misère ! » Les amis de la France interviennent. Par quelques mots, pondéré ment, ils ramènent à la raison ces grands enfants emportés. « Bien, consentent ces derniers, nous acceptons nos impôts. Mais pourquoi nous a-t-on ajouté l'impôt de Ben Ghabrit ? Est-ce à nous à construire la mosquée de Paris ? O mon oreille ! »

Ils sont chicaneurs, vous dira Pot-de-Fleurs, pour cinq sous ils rouspètent !

Sur un banc de la terrasse, ces deux vieillards à l'air aristocratique, leurs pieds d'une propreté lisse sous la gandoura blanche, devisent avec sérénité en dégustant des cafés berlik que l'un paiera aujourd'hui et l'autre demain.

J'ai un peu d'argent, mon ami, dit celui de gauche, je ne sais quoi en faire pour qu'il me rapporte un petit pain blanc...

Achète une maison, conseille celui de droite, tu connais le dicton :

Une pierre dans un mur vaut mieux qu'une perle à un collier !

Les tolba s'attendrissent sur des souvenirs d'aïeux, sur le temps où régnait l'abondance, où le cent d'oranges valait un drahm et où personne ne voulait l'acheter, où les melons d'Espagne, les citrons doux et les grenades étaient meilleur marché qu'un couffin de concombres !

C'est tout un auditoire humble, anxieux, qu'a réuni autour de lui ce vieux conteur à la barbe de fleuve, au regard mystique, qui improvise des mélopées, des chansons de geste, des histoires longues comme le monde...

Et soudain, dominant la rumeur du marché, une voix s'élève :

Allons, mes frères ! On a donné deux francs pour le drap qui a recouvert le mort ! On a donné dix francs pour la gandoura du mort ! On a donné trois francs pour

la chéchia du mort ! On a donné dix sous pour quatre mouchoirs du mort !  
Allons, mes frères ! Ajoutez, enchérissez, achetez, et vous hériterez de ses  
longues années de vie !

L'homme, les épaules chargées de tout un attirail composite, va et vient comme un  
damné entre les bancs des consommateurs...

Et les marchandes à la toilette, non loin de là, ont abandonné leurs étalages pour  
venir s'approcher des jouvenceaux qui boivent du thé à la menthe et leur glisser  
des murmures à l'oreille. Pot-de-Fleurs, au simple mouvement de leurs lèvres,  
comprend que ces *lem Settout* proposent de jolies filles à bon compte. Voyez-vous  
ces fous, comme ils prennent leurs babouches sous l'aisselle et fuient, l'œil déjà  
brillant de convoitise ; et voyez les autres, sages : ils détournent la tête sans  
répondre, ils pensent : « L'argent mal acquis s'en va dans le péché ! »

Et puis, Pot-de-Fleurs vous conduira au café de Si Mehmoud. Il vous contera peut-  
être l'odyssée navrante de ces deux frères, Si Mehmoud et Si Mustapha, fils de  
grande tente, qui préférèrent à la vie luxueuse des harems, aux hautes situations  
dans le gouvernement, la musique orientale et ses ivresses (3). Chassés de la  
maison paternelle, ils parcoururent les villes, connurent la célébrité, grisèrent des  
foules ; et bientôt, meurtris par des deuils, minés par la nostalgie et le repentir,  
courbés par la misère, ils vinrent se fixer à Blida et ouvrirent ce petit établissement  
dans une ruelle qui débouche sur la place des Mûriers, entre la Mosquée des Turcs  
et une boutique très vieille où l'on pile et grille du café. Chez Si Mehmoud, on ne  
traite point d'affaires et on ne parle plus d'amour. La vasque et le four minuscules,  
la salle au plafond bas qui reçoit le jour par une courette, embaument le  
recueillement. C'est le café des regrets. Si Mehmoud et Si Mustapha ont attiré  
autour d'eux tous les amis qui se souviennent de leur jeunesse triomphante, des  
deux chanteurs à l'exquise beauté, de leur chant incomparable, de la somptuosité  
que revêtaient les fêtes par leur seule présence ; même des Djebbala de Tlemcen,  
qui partagèrent avec eux la débauche du café des Ivresses, là-bas, au pied des  
Cascades de l'Ourite, sont venus, après un pèlerinage à La Mecque. Assis  
devant un jeu d'échecs, les coudes frôlant les coudes, un café auprès d'eux  
« qui remplace son frère » à chaque demi-heure, les amis vivent là presque tout  
le jour, dans la fumée des *sebsi*, l'arôme des cahouas qu'aspirent les lèvres glou-  
tonnes, et les pleurs du petit jet d'eau sur les basilics et les roses. Parfois on  
entend le hin ! hin ! du pileur de café : le forçat d'à-côté scande, par des cris  
nerveux, les coups sourds de sa masse, et l'on dirait d'une plainte rageuse  
qui accompagne le choc de la pioche d'un fossoyeur... Si Mehmoud et Si  
Mustapha sont penchés, eux aussi, sur une tablette ; parfois ils relèvent le front,  
échangent un regard, poussent un soupir... et continuent de déplacer les échecs.  
Par les soirs bleus, par les midis éclatants, la voix du muezzin de la Mosquée des  
Turcs interrompt seule les joueurs. Ils se lèvent, secouent leur gandouras, vont à

la vasque faire leurs ablutions et montent vers le grand porche blanc, vers les nattes et les lustres...

Ils sont bien pittoresques aussi, les cafés de la place d'Alger. Ce sont les cafés des maquignons. les grands fondouks étant proches, on y traite surtout la vente des chevaux, du bétail. Toute une foule vêtue de burnous aux couleurs douteuses ou de brunes *qechabias*, est installée là, sur des bancs, sur des nattes, voire à même le sol, sous le clair ombrage des platanes.

Groupés par âge, par douar, par communauté de goûts ou par relations de commerce, ces braves gens devisent à n'en plus finir : vous voyez surtout le commissionnaire en bestiaux, le ventre arrondi, la mine suffisante, le menton appuyé sur la pomme de son gourdin ; puis le bédouin, sec et nerveux, les mollets enveloppés de peau de chèvre, qui a préféré vendre trois fois

moins cher sa marchandise sur les routes que de payer les quarante sous de l'octroi ; tandis que le *djebaili*, l'homme de la montagne, trapu et fort, nu-pieds, déclare, lui, malicieusement, que ce matin, il n'a pas voulu se rendre au marché parce qu'en ouvrant la porte de son gourbi, il a vu passer un homme au lieu d'une femme.

« *Lala, ya sidi, riposte-t-il aux citadins qui le raillent, ila cheft el meftoh, ghir roh ; ila cheft el mdelli, oulli ! (4)* » A l'époque du Ramadan, l'animation grandit, le grouillement devient plus intense, et sur cette place les types les plus bizarres se coudoient : le conteur saharien et le diseur de bonne aventure, le charmeur de tortues et le charmeur de femmes, le sourcier et le vendeur d'amulettes, l'Aïssaoui et le Tebbal Shol, celui qui danse la danse des démons et celui qui fait retentir le tambourin, résonner les castagnettes de fer de toute la furie des chaleurs tropicales. On la nomme aussi, cette place d'Alger, la place de Goha. On dit que Goha, le fameux Triboulet oriental, Goha le simple, aimait à se promener devant ces cafés, et que les rustauds du bled et de la montagne étaient les victimes de ses farces célèbres. On dit que, de sa demeure proche, du haut d'un petit observatoire, le bey venait le contempler parfois le matin et lui décochait quelque bravade à laquelle Goha répondait par un mot d'esprit foudroyant ou quelque nouvelle farce appropriée. Ce doit être la même que jadis, cette foule qui, dans les soirs de Ramadan, parle, discute, gesticule, clame, chante, consomme des cafés et des sebsi de kif, lampe des citronnades et bat des cartes espagnoles ; les mêmes que jadis, ces marchands qui, à la lueur de chandelles, bientôt suivi par le beuglement strident d'un klaxon : l'autocar d'Alger arrive, il franchit en trombe les portes de la ville.

Un peu plus bas, dans la rue du Tribunal, s'ouvre le Café de Chadi, très fréquenté aussi, car son propriétaire est une figure blidéenne. A-t-il remué Blida, ce brave homme que vous voyez aujourd'hui, assis près du four, replet, débonnaire, le sourire finaud sous les fortes moustaches grisonnantes retournées en accroche-cœur ! A-t-il aimé les cafés de joie, a-t-il courti les chanteuses superbes et les bayadères affolantes, s'est-il battu pour elles, a-t-il essuyé les coups de feu sous les berceaux de jasmin du café Beggar ! Il y a un Dieu pour les amants et c'est pour cela que Chadi vit encore. Son succès était grand auprès des femmes ; les jaloux avaient composé une chanson que, la nuit, dans le café, ils lançaient à la tête de la *maâlma* élue, et que bientôt tout le monde s'en allait fredonnant, à travers les rues de Blida :

*J'ai un petit Chadi  
Il est dans la maison qui s'agite  
Il pleure après Fatima  
Il s'ennuie, bonnes gens, il s'ennuie !*

*Allons, Chadi, la gargoulette se vide,  
Laisse les beautés en repos...*

Maintenant, Chadi est un homme bien sage, il est le maquignon le plus cossu de Blida, il est un « mercanti », s'il vous plaît, et son épouse, gardienne de l'honneur, est enchâssée comme une émeraude dans une exquise maisonnette blanche parmi les orangeries de la Zaouïa.

La rue du Bey, la rue des Kouloughlis sont encore tout étoilées de cafés. Voici le café d'Un Sou, douce appellation des temps heureux. Voici le café Pour Rien, non point que la consommation y soit moins chère qu'un sou ; mais Saïd, son propriétaire, qui servait autrefois dans les cafés chantants, était si beau et le savait si bien que lorsqu'une courtisane venait lui offrir ses appâts, il lui répondait, sans l'ombre d'un scrupule : « Sais-tu, chez moi l'amour ne se paye pas ! » Et pendant ce temps, les consommateurs filaient, eux aussi, sans payer. Voici le café des Gages, où le tenancier prête sur un plateau de cuivre, sur un mortier, sur un foulard d'or, sur un bracelet ou même sur une pipe ! Et voici, nombreux, les cafés des voyageurs, plus mêlés ceux-là, plus bariolés, plus modernes, plus clinquants si vous voulez bien. Point de nattes et peu de burnous. Des tables de marbre, des chaises, des murs ripolinés, des garçons en tablier bleu, des consommateurs vêtus en grande partie à l'européenne, et des restaurants contigus, avec leurs rangées de petits fourneaux en terre cuite sur lesquels mijote le tadjinne, fume le couscous, avec leurs vitrines où s'étaient fruits et légumes en leur primeur, beaux quartiers de viande, aquariums rutilants de cyprins...

Il est d'autres cafés encore, plus spéciaux. De ceux-là je ne vous donnerai point l'adresse exacte. Mais peut-être les découvrirez-vous. Alors, n'allez point dire, je vous prie, qui vous aura fourni les indications...

Non loin d'une place, contre un fondouk, avez-vous remarqué cette charmante boutique de cordonnier ? Selon la saison, les murs ont été badigeonnés de vert, de blanc ou de bleu pâle. Sur le mur du fond, dessiné dans la manière naïve de l'arabesque, un animal fabuleux s'élance ; ou bien un vapeur fume, glissant sur des eaux tranquilles. Dans une cage de roseaux, des canaris voltigent parmi des étoiles de jasmin. Devant son établi, qu'entourent de petits pots d'œillets et de basilic, le cordonnier fredonne des airs amoureux. Il est jeune et beau ; mais son œil noir brille de lueurs inquiétantes ; sur sa bouche vicieuse erre un goût insatiable de volupté ; ses doigts tremblent sur l'ouvrage comme ceux d'un vieillard ; il tient contre son tablier de cuir un escarpin qu'il n'achève jamais. Cependant que,

derrière la porte du réduit, deux colombes roucoulent et se becquètent tout le jour...

Ce matelas, roulé soigneusement dans un coin... c'est le lit du cordonnier, diriez-vous ? Non ! Ce matelas n'est pas une simple couche de repos ; il renferme, dans son cœur, des choses terribles et délicieuses. Ce jeune homme n'est pas un cordonnier : c'est un haschätschi. Il n'exerce ce métier de cordonnier ou feint de l'exercer que pour tromper l'œil vigilant de la police.

Examinez-le. La nuit tombée, son œil s'avive. Il jette l'escarpin sous l'établi et se lève pour arroser ses pots de fleurs. Il ferme boutique. Maintenant, il retourne une caisse sur laquelle il dispose harmonieusement les pots de fleurs tout perlés d'eau. Ensuite, il déroule son matelas ; il en tire, ô merveille ! un *gnibri*, une de ces petites guitares à deux cordes, dont le ventre est une carapace de tortue ; il tire aussi des boulettes de haschisch, de *mâdjona*, des pipes de différentes longueurs, et puis une fiole qu'il contemple avec extase... La chanson lui vient aux lèvres :

*L'alcool luit dans son vase*

*Et sa couleur, oh ! qu'elle me plaît. '...*

Il allume des bougies qu'il fiche dans la terre mouillée des pots de fleurs, et il attend. Une lucarne s'ouvre, décapitant l'animal fabuleux ou privant le vapeur de sa cheminée. Quelques Arabes, le visage voilé comme des femmes, apparaissent ; les chaussures sous l'aisselle, ils enjambent le parapet de l'orifice. Ce sont des haschätschia, aussi : pantalons étriqués, visages pâles, yeux brillants. Un salut affectueux ; ils s'installent ; et à eux la nuit d'orgie, à eux le chant, les boissons fortes et l'opium...

Elles sont assez nombreuses, les *mehchachates*, au long des impasses. Lorsqu'il n'est pas cordonnier, le tenancier vend ou feint de vendre, le jour, des peaux fines pour les derboukas et les tambours de basque. Ou bien c'est un éphèbe au teint de cire qui s'alanguit au milieu des fruits et des fleurs ; à tous les endroits de sa boutique pendent des oranges, des citrons et des mandarines, avec leurs feuilles vertes et leurs fleurs, si la saison le permet : car le parfum de la fleur de ces trois fruits, plus que tout autre, couvre le relent du kif. Les haschätschia, croyez-le, sont gens de malice. Le proverbe le dit : « Soûl et malin: il sait toujours où aller se coucher. »

Des lieux fort agréables, révélateurs d'une vie locale, sont les bains maures. Le hammam est pour l'Arabe, autant que le café, un lieu de rendez-vous. Le voyageur, l'esseulé qui arrive à Blida et qui demande : « Je voudrais voir un tel... » reçoit cette réponse : « Va au hammam. »

Je voudrais trouver un coin au abriter ma tête, cette nuit...

Va au hammam.

Je voudrais connaître le pays et me faire des amis..-

Va au hammam.

Dans les salles de vapeur ou sous la galerie du repos, le torse nu, la cigarette aux lèvres, les Blidéens s'entretiennent, des nuits durant, de leurs affaires et de leurs aventures. Entre ces murs chauds, les Arabes se sentent bien chez eux; ils peuvent parler à cœur ouvert ; la place qu'ils occupent sur le marbre brûlant ou sur le douillet matelas est celle de leur famille, léguée de père à fils. Les mosaïques et les colonnades, le glouglou des fontaines, la pluie des vasques leur parlent d'anciennes splendeurs ; et le plus pauvre se croit riche...

C'est au bain maure, de même, que les femmes se réunissent. Le hammam est leur institut de beauté. Elles s'y épilent, teignent leur chevelure ou la fortifient par un emplâtre de henné ; elles y discutent de tel ou tel fard, de telle ou telle étoffe, des réjouissances qu'offrira la prochaine noce dans la contrée, y exaspèrent leur coquetterie. Pour le jour du bain la Mauresque a réservé sa plus jolie toilette, son foulard le plus riche, son parfum le plus évocateur. Et cependant qu'assise sur un *qeb* de cuivre retourné, chacune attend que le henné sèche sur ses cheveux, une négresse vient lui présenter, sur un plateau, les fruits, les pâtisseries, les colliers de fleurs que l'époux a envoyés à son intention.

Au bain maure se font les demandes en mariage. La mauresque y vient choisir une fiancée à son fils. Parmi toutes les jeunes filles charmantes qui se meuvent, à demi-nues, dans l'ombre et la vapeur, qui s'agitent autour des fontaines ou s'assoupissent sur la table des massages, elle suivra des yeux la mieux faite, celle qui aura un port majestueux, des hanches arrondies, un bassin préparé à la maternité, des seins légèrement tombants comme des fruits chargés de sucre aux branches de quelque arbre fécond, une chevelure qui lui couvre les épaules comme un burnous, exprimant la bénédiction divine, la vigueur et la beauté. Elle aura remarqué d'abord si la vierge, après s'être dévêtue, a voilé soigneusement sa gorge, laissé ses tresses roulées dans le *qerdoume*, et a pénétré dans la salle chaude en rasant les murs, au lieu de fendre d'un front impudent la réunion des jolies baigneuses qui jacassent autour de la vasque en attendant que la teinture prenne à leurs cheveux. Je vous assure que l'épreuve est concluante, pénible pour celle qui la soutient, et les profanes qui vous racontent que l'Arabe épouse une

femme sans la connaître se trompent passablement : il la connaît bien mieux par les yeux et le sens psychologique de sa mère, de ses parentes et de ses amies, exercés dans la nudité infailible d'un bain maure, que d'autres qui auraient étudié la leur pendant des mois, à travers les embûches d'une vie factice et le déguisement savant d'une robe européenne!

Blida possède de très beaux bains maures. Dans la rue de l'Hôpital (nous, Blidéens, ne parvenons pas à dire : rue Denfert-Rochereau) à quelques coudées du marché arabe, s'élève le Hammam Sidna, le Bain de Notre Seigneur. Entrée sombre, atmosphère farouche. La porte, le plus souvent ouverte à demi, masquant le vestibule, les colonnades de la cour, la vasque en marbre jauni sont de vrai style turc, à l'aspect massif, pesant, aux teintes mates et fondues.

Tout un mystère gronde dans les salles successives, aux murs rongés par la vapeur, aux petits cabinets noirs dans lesquels s'agite le corps puissant, rôti, de quelque chef arabe ou la maigre ossature d'un taleb aux yeux mystiques. Le caissier, qui, au milieu de ses coffres, égrène tout le jour un chapelet, le regard perdu, les lèvres scellées comme deux pierres tombales, les serviteurs qui reçoivent les clients avec détachement, qui vont et viennent, le geste mou, le pas feutré, gardent encore une sourde rancune aux gens et aux choses qui ont fait qu'aujourd'hui ne s'étalent plus, dans le Hammam de Notre Seigneur, les vêtements soyeux du bey et de sa suite, les argenteries de Gournah, les matelas de haute laine et les tapis turcs, les fleurs et les parfums du Hedjaz. C'est ici le bain des fanatiques. Je ne sache pas qu'un chrétien ou un juif y ait jamais pénétré. Si, pourtant ! Il y a une quinzaine d'années, une mariée juive qui habitait le quartier fut conduite au Hammam de Notre Seigneur. On la chassa, demi-nue, malgré la pluie et le vent qui, au dehors, faisaient rage. Elle et son escorte trouvèrent bon accueil, à un autre bain, dans une ruelle transversale de la rue des Juifs dont je préfère ne pas me rappeler le nom officiel. Nous l'appelons beaucoup plus volontiers, cette ruelle, la ruelle des Isola, parce qu'à un angle s'ouvrait la boutique où les frères Isola, avant de devenir des princes de Paris, vendaient de petits cahiers et des crayons d'un sou. Je les revois toujours là, assis devant le seuil, lisant avec passion quelque livre d'aventures, un mince cache-nez autour du cou, et n'interrompant leur lecture que pour taquiner une belle fille qui passait !

Et il est tout différent de Hammam Sidna, ce bain que, depuis l'aventure cruelle, on nomme le bain des mariées juives. Il est vaste, clair et animé. Le long des galeries sans style et dans les salles sonores, la foule grouille, parle haut, s'ébat ; les you-you, par intervalles, les cris de joie percent les oreilles ; les pleurs d'enfants, les appels, les jurons des négresses, le heurt formidable des ustensiles de cuivre, le giclement de l'eau chaude, tout cela retentit à travers la vapeur épaisse, sous les dômes où perle la buée et dont les lucarnes vous contemplent comme des yeux d'aveugle.

Dans la grande vasque, des fruits se rafraîchissent. Des peaux d'orange, de melon, de pastèque courent sur le sol glissant. La gardienne est une ancienne bayadère qu'un pèlerinage à La Mecque a purifiée.

Elle est toujours gaie, vous reçoit aimablement, reste sourde aux disputes des uns et des autres, au tintamarre qui ne veut plus finir. Si vous l'interpellez pour lui en faire la remontrance, elle vous répond en haussant une épaule : « Bah ! c'est ici le bain brûlant de la servante borgne ! » Dans la salle chaude est construite une piscine où les femmes juives peuvent venir prendre la baignade rituelle de chaque mois. Une petite vieille est accroupie, dissimulée dans la pierre grise, en posture de prière ; elle attend les baigneuses pour leur réciter les psaumes et être témoin que la jeune femme aura plongé dans l'eau pure tout son corps jusqu'au dernier de ses cheveux...

Je vous épargne le Hammam El Mzalett, le bain des purotins, derrière la place de l'Église.

Le Hammam el Delsi, dans la rue du Bey, a un beau cachet d'ancien, avec ses mosaïques espagnoles, d'un bleu lavé, patinées par le temps, avec ses colonnes torsées que la vapeur a grignotées, trouées comme la variole aurait fait à un visage de bédouin, avec sa table de massage en marbre et ardoise, où il fait si bon s'étendre, se laisser pétrir, briser par des masseurs souples, hardis et silencieux.

Le Hammam du Trésor, ainsi nommé parce qu'il s'ouvre en face du Trésor public, est vraiment le plus luxueux. Les mosaïques et les marbres de son vestibule sont d'une harmonie tendre et féérique. La salle du repos est somptueuse : hautes galeries claires, colonnes délicieusement peintes, balcons sculptés à la marocaine, revêtements de faïences d'Alhambra ; et partout des marbres, des dentelles de plâtre, des vitraux de couleur, des glaces biseautées ; les matelas s'alignent neufs, garnis de beau linge bariolé. C'est le bain des Mozabites, construit et tenu par des Mozabites, c'est-à-dire le bain sans préjugés, libre, ouvert à tout, le monde, entendez : à tout le monde qui paie bien ! Pas de discours, pas d'accordailles, pas de piscine sacrée, pas d'âme, pas d'ancêtres, pas de passé, pas

d'histoire ; il est, comme les nouveaux riches, net et brillant : l'argent seul compte !

Et maintenant, tâchez de visiter quelques intérieurs. Blida, avons-nous dit, est une ville qui se cache ; c'est dans ses intérieurs qu'il faut surtout la chercher, pour saisir un peu de son âme fière et voluptueuse. Je ne vous dirai point que la chose est aisée. Pot-de-Fleurs évitera de vous en parler. Il vous montrera, sans difficulté aucune, le Quartier Bécourt, où il y a, ma foi, d'originales maisonnettes, badigeonnées à la chaux de couleur, avec leur patio qu'ombrage une treille de vigne ou un citronnier ; il vous montrera la blanche mahhakma du cadî, et certaines demeures sur la place de l'Eglise, dont les cours dallées de noir et de blanc, les colonnes massives, les grilles de fer forgé font penser à des maisons marocaines, de Fez ou de Meknès... Mais pour voir de beaux et riches intérieurs, il faudra que vous insistiez et que Pot-de-Fleurs veuille bien mettre en œuvre toute sa malice. Il a plus d'un tour dans son sac. D'abord il se présentera avant le coucher du soleil, avant que les hommes ne rentrent ; il criera en soulevant le marteau de la porte : *Triq* ! pour que toutes les femmes, comme une volée d'oiseaux, fuient et se dissimulent à votre passage ; il expliquera longuement à la vieille gouvernante qui sera accourue que vous êtes un voyageur de grand nom, qui aimez de façon purement intellectuelle les choses exotiques (un vieux monsieur serait préférable) et que vous vous contenterez, du vestibule, de jeter un coup d'œil dans l'admirable demeure ; qu'au surplus, un roudî n'est pas un homme... Ou encore... je ne sais pas... Il dira que vous êtes le cousin d'Elissa Rhais... et peut-être, devant vous, s'ouvrira la porte de mes amies.

Donc, demandez à Pot-de-Fleurs de vous montrer la Maison des Pendus, Dar Mostfa. Elle se trouve derrière le Petit Robinson, à la Porte d'Alger. Le petit sentier qui vous y conduira est tout fleuri, l'hiver, d'églantines et de violettes sauvages. La porte, taillée dans une voûte, est sombre, vermoulue, lourde d'un passé troublant. Tout autour, des moucharabiehs vous regardent sournoisement, de ces anciens moucharabiehs turcs, au réseau serré pour défendre le mystère. Soulevez l'anneau rouillé du heurtoir, et un gardien à la barbe blanche viendra vous ouvrir. Il est silencieux et triste ; si vous lui demandez la raison de sa mélancolie, il vous répondra : « Celui qui habite ici peut-il être gai ? » Le corridor fait un coude, pour tromper le regard ; mais, dès que vous l'avez franchi, une cour immense s'étale à vos yeux émerveillés. Quel luxe de mosaïques, de bassins de marbre, de balcons ouvragés, de grilles en arabesques, de vieux bancs de pierre ! Un charme vous prend, au seuil de cette demeure qu'on croirait inhabitée, un charme fait de la vie luxueuse et

farouche qui jadis l'animait. Vous imaginez très vite les *lallates* qui se promenaient le long de ces balcons, vêtues de soie et d'or, dans le rayonnement du soleil ou la féerie des clairs de lune ; les négresses qui traversaient les cours, soutenant des plateaux de confiserie; les orchestres qui chantaient, pour le seigneur, la magnificence des matins, les fleurs épanouies aux terrasses ou la paix de minuit, le rossignol qui s'éveille dans les figuiers et les palmes... L'après-midi, les femmes aimaient à venir s'accouder autour de ces bassins, à y effeuiller des roses, et à laisser leur rêve suivre, au fil de l'eau, les pétales impondérables.

Puis, on vous fera visiter des salles magnifiques, au plafond en dôme, aux lucarnes garnies de vitraux, aux boiseries fouillées dans le style de Meknès. Voici la salle des festins, et voici les chambres à coucher. Voici la salle de délibération de la Djemaâ. C'est dans cette salle que les ouléma, autour de leur chef, décidèrent, après une longue résistance, d'ouvrir les portes de la ville au général de Bourmont. Et tout le harem s'en alla, hommes, femmes, enfants, vieillards, à dos de chevaux ou de mulets, vers les montagnes du Zaccar ; on dit qu'une grande partie de la caravane mourut par le froid, la faim, l'abandon... Vous sortez dans le jardin. Le gardien vous montre le banc de pierre sur lequel le bey rendait la justice. Ici, la voix du vieil homme tremble et s'étreint : « Tuez, ordonnait le maître aux mokhaznis, tuez, fils de chiens ! » Et ce pin ! Voyez-vous ce grand pin maritime qui étale ses rameaux à l'air du large ? On pendait à ses branches les têtes des victimes, pour effrayer les voleurs et les assassins et montrer au peuple la toute-puissance du seigneur. « La nuit, vous confie le vieillard, on entend des bruits de chaînes ; des ombres se promènent entre les arbres ; quand le vent souffle dans les aiguilles du pin, on croirait la plainte des mourants, le bruit des haches qui fendent les crânes ; on voit des mains osseuses sortir de terre pour s'agripper à vous... Ce sont les âmes des morts qui réclament justice, qui redemandent leur enveloppe de chair pour vivre leur vie humaine ! »

Quelques Arabes incrédules, alléchés par le prix dérisoire de cette maison, l'achetèrent, puis la revendirent aussitôt à d'autres incrédules. Un jour, je vis un courtier venir la proposer à un négociant mozabite. Celui-ci se couvrit les yeux de ses deux mains et lui cria : « Va-t'en ! Va-t'en, ou je vais t'assommer avec mon mètre de bois ! La maison des revenants... Qu'Allah nous en préserve ! » Dans une ruelle qui débouche sur la place de la Gendarmerie, s'élève la maison des Colombes. Elle est d'aspect menu et tout blanc ; un petit minaret surmonte sa porte à clous de cuivre. En y pénétrant, vous avez une impression exquise de fraîcheur, de teintes claires, de grâce et d'harmonie : vous pouvez admirer un joyau de maison blidéenne. Les colonnades sont de marbre vert et rose ; les

balcons peints d'enluminures ; la vasque ressemble à une tasse d'argent ; des citronniers mettent une ombre légère sur les dalles .et de vieux pieds de jasmin montent à l'assaut des galeries. Avant d'appartenir à une courtisane célèbre, cette maison était la demeure d'un rabbin qui - chose excessivement rare - venu de Smyrne musulman fanatique, s'était converti au judaïsme. On raconte qu'un jour, un capitaine et un lieutenant de frégate, dont les vaisseaux étaient en escale dans le port d'Alger, visitant la ville des roses, vinrent à passer près de cette maison. Ils furent attirés par la coiffe bizarre des enfants qui jouaient devant la porte. A cette époque, en effet, les enfants juifs et les femmes juives portaient une sorte de hennin, en forme de petit pain de sucre, retenu par un ruban sous le menton, et qu'ils appliquaient sur le côté. Les officiers demandèrent à voir l'intérieur de la maison juive. Sous les arcades, assises à des métiers de bambou, deux jeunes filles brodaient sur de la soie, le petit pain de sucre sur la tête, d'où s'échappaient d'abondants cheveux noirs : les grands yeux hébraïques brillaient sur les visages roses... Tandis que les deux officiers les contemplaient, la mère et la tante vinrent à eux : «Ce sont nos filles, dirent-elles. Ne les regardez pas trop, ou elles fuiraient. — Sont-elles mariées ? — Pas encore. Mais fiancées depuis leur naissance. — A des hommes dignes d'elles, bien entendu ? — Nous ne savons pas à qui, mais Jéhovah le sait». Et les dames montrèrent aux visiteurs le salon, tout de velours cramoisi, les portières pailletées, le divan massif aux coussins brodés d'or et d'argent, les tapis de Smyrne et de Damas, la salle à manger, avec ses matelas de cretonne à fleurs et sa table basse autour de laquelle la famille s'asseyait sur des nattes de Djelfa, rouges comme des cœurs de grenade ; puis les chambres à coucher, où les lits à colonnes de chêne flamboyaient au travers de rideaux de mousseline. « Et, ajouta la mère en désignant là-haut, près du plafond, deux couchettes suspendues comme des hamacs, à demi cachées par des rideaux de lustrine, voici les lits des jeunes filles. » Enfin, on montra à ces messieurs les coffres peints de feuilles d'or et d'oiseaux fabuleux, qui contenaient les riches trousseaux des jeunes filles : robes au plastron d'or, coupes de brocart et de satin épais, foulards à franges, aux dessins merveilleux, hennins empierrés et jusqu'au costume du bain des noces, en satin rouge brodé d'argent d'où pleuvaient des glands d'or.

Quand les officiers se retrouvèrent dans la cour, les deux jeunes filles avaient disparu. Mais une table, sous les citronniers, étincelait de tous les beaux fruits de Blida, confits avec leurs branches mêmes ; le café était servi...

Les deux officiers se retirèrent, ravis par tant de pittoresque, en demandant à revenir le soir. Ils avaient distribué aux enfants de petits cornets de papier blanc. Ceux-ci accoururent à la terrasse pour en montrer le contenu à leurs sœurs aînées : « Vois, Rachel ! Vois, Rébecca ! les beaux bonbons jaunes que

les Français nous ont donnés ! » Ces bonbons, mes chers amis, étaient des louis d'or !

Le soir, dans la cour, sous le lustre ancestral, le henné des accordailles trônait sous la forme d'un gros pain doré, qui répandait les parfums champêtres. Rabbi El Guir, après de longues discussions, avait accordé la main de ses deux filles aux deux officiers français. Une semaine plus tard, les deux sœurs, mariées, s'embarquaient avec leurs époux pour la France. Elles s'envolaient ainsi que des « colombes ». Croyez qu'en les voyant, ces jours-ci, maîtresses d'intérieurs somptueux, à Paris, dans le Faubourg Saint-Germain, j'ai éprouvé une bien douce émotion. Elles m'ont dit qu'elles gardent toujours la vision charmée de la maisonnette de Blida, qui, par son nom, perpétue le souvenir de leur aventure...

L'une des plus belles demeures arabes de Blida est la maison de Khad-doudja. Elle dresse, en face de la Remonte, ses hauts murs troués de lucarnes que défendent des grilles à la marocaine. Le passage du vestibule ombreux à la cour éclatante est un enchantement. Sol de marbre, vasques qui ruissellent sous le dôme vitré, hautes galeries, balcons de bois clair, fines dentelles de plâtre et mosaïques d'Andalousie composent un ensemble joyeux et grandiose. Ce petit palais est de construction récente, mais il révèle un des rares efforts pour édifier de nos jours, sur notre terre algérienne, un intérieur de pur style mauresque. Les salles, spacieuses, sont garnies de meubles authentiques, importés de Tunis ou de Syrie. De la terrasse, on a une vue immense sur les montagnes de l'Atlas et sur la Mitidja. En un coin de cette terrasse, s'arrondit la coupole d'un hammam, lequel est beau comme un foulard d'or, possède un « nombril » de marbre vert et des fontaines d'argent rehaussées de « mains de Fatma ».

Kaddoudja la propriétaire, jadis, quand elle suivait « l'autre route », avait épousé un européen ; de cette union deux petites filles étaient nées, qui portèrent des noms doubles : Juliette-Yamina et Marie-Aïcha. Tant que leur père vécut, les fillettes fréquentèrent l'école française ; mais dès le lendemain de sa mort, la mère les fit entrer sous les treilles, c'est-à-dire les voila, puis les maria à des musulmans. Elle-même, pour obtenir le pardon absolu et être assurée du Paradis, se rendit en pèlerinage à La Mecque, puis, tout contre le petit palais arabe, fit construire une école, un bijou de *m'sid* aux mosaïques chantantes, aux vitraux frais comme des bonbons, un *m'sid* dont elle entretient le maître et les élèves. Trois fois le jour, une porte s'ouvre, comme dans un conte de Shéhérazade, et une négresse présente aux liseurs du Coran, sur une djefna, des beignets au miel, une motte de couscous garnie de raisins secs, ou quelque tadjinn savoureux...

D'autres et d'autres maisons, coquettes ou somptueuses, ont chacune leur caractère, leur âme, leur histoire originale. Dar Saboundji, dans la rue du Bey, est une vieille et sympathique construction turque. La maison des Chanteuses, non loin du Tribunal, rappelle, dans la gaieté de ses bassins et la fraîcheur de ses arcades, l'époque voluptueuse des cafés chantants. A quelques pas, Dar Rdjêm, c'est la maison hantée, où, chaque nuit, pendant une année, une avalanche de pierres s'abattait on ne savait d'où, probablement lancée par les djinns dans le patio magnifique. Route de La Zaouïa, la riche et lumineuse habitation du Cadi s'étage parmi les cyprès et les fleurs odorantes. Et d'autres, et d'autres encore.... Les Européens, de même, ont fait construire à Blida de fort belles résidences. Le Cottage Ricci déploie, dans l'âpre solitude des Gorges de l'Oued-El-Kebir, la splendeur de ses mimosas. (Ces Gorges sont, avec leur prolongement de l'avenue des Moulins, le berceau des Ricci. Famille essentiellement blidéenne, dont l'ancêtre eut l'idée géniale d'accrocher au flanc de la montagne, dans le roc, des canaux qui actionnent aujourd'hui la plus importante fabrique de pâtes de l'Afrique du Nord. Homme remarquable que ce colon de la première heure, inlassable au travail, d'une modestie farouche et d'une légendaire bonté : les indigènes vénéraient le père Ricci à l'égal d'un marabout). Djenane Ourida, dans l'avenue du Bois Sacré, dissimule ses coupoles, ses vérandas et ses moucharabiehs derrière les touffes de bambous, les voûtes de roses et les palmiers glorieux ; la villa Léontine, avenue Bizot, étale son jardin à la française, ses parapets, sa vasque ovale, ses arbres d'essences lointaines, ses rosiers et ses canas fulgurants. « Villa Léontine ? demandait un jour un brave homme de vieux curé au propriétaire qui est un célibataire original et un amateur d'art plein d'esprit, qui est donc, je vous prie, cette madame ou mademoiselle Léontine que nous ne voyons jamais ? » Et M. Thiry de répondre : « Léontine, mon père, est le nom de l'abbesse d'un couvent où l'on ne faisait ni jeûne ni abstinence... » Et il conta à ce bon abbé Bastide effaré (Dieu ait son âme !) l'histoire de sa maison, follement pittoresque et que je me garderai bien de reproduire ici...

Enfin, allons nous promener dans les orangeries. Elles sont la grande parure de notre ville. Le long des routes qui rayonnent autour de Blida et dans les replis frais des montagnes qui la dominent, les orangeries poussent leur feuillage touffu, d'un vert profond, vernissé, au-dessus des troncs trapus, riches de sève. Si par bonheur, c'est le printemps, alors, dans la lumière divine, parmi le bruit des ruisseaux, le parfum de ces milliers d'arbres en fleur, mêlé à celui des roses, vous accueille, vous enveloppe ; et vous humez le souffle de Blida, souffle de béatitude et de volupté. J'ai vu d'autres orangeries renommées : j'ai vu l'Aguedal de Marrakech, les oasis du Souss, les « édens » de Jaffa, au fruit incomparable. Nulle part le déploiement des arbres n'avait cet aspect dense, prospère ; la fleur, je l'affirme, n'avait pas cette senteur moelleuse et enivrante.

On raconte qu'un soir, l'ancêtre des marabouts de Blida, le premier Sid El Kebir, s'était penché sur une source pour se désaltérer. Soudain, dans le courant limpide, il vit se dessiner des visages de femmes ; il reconnut toutes les femmes qui avaient été siennes, elles étaient innombrables... Chacune tenait dans une main une grappe de fleurs blanches, dans l'autre un fruit jaune ; derrière chacune d'elles se découpait une masse de feuillage vert sombre. Auprès du marabout se tenait un *fqih*, un savant illustre qui, du Hedjaz, était venu lui faire visite.

*Fqih*, lui demanda Sid El Kebir très ému, quand la vision dans l'eau se fut évanouie, connais-tu un arbre dont la feuille est presque noire, la fleur blanche comme la chair des houris et le fruit pareil à une boule d'or ?

C'est *sedjrat etchina*, l'arbre de Chine, répondit le savant, c'est l'arbre du bonheur, de la richesse et de la volupté...

En souvenir de l'apparition radieuse, Sid El Kebir, au bord de l'oued, fit planter une orangerie; et bientôt tous ses fidèles l'imitèrent...

Et je m'arrêterai là. Il n'est si bonne compagnie qui ne se quitte. Les belles choses et les amis, disait le chantre des Mo'allakates, sont comme le miel : n'en goûtez pas trop, vous oublieriez leur saveur. D'autres guides de marque vous conduiront ailleurs, vous montreront d'autres aspects de Blida. Pour moi, quand j'ai dû vivre quelque temps dans la vieille Europe, sous son ciel noir, parmi sa civilisation effrénée, sa folie de vitesse, ses gens toujours pressés, toujours excités, je suis immensément heureuse de retrouver Blida, son air transparent, son soleil triomphal, ses eaux pures, ses monts couronnés de neige, ses maisons joyeuses, ses marchés multicolores, ses orangeries et ses jardins de roses, et mes parents et mes amis, et ce poète arabe qui passe, chaque matin, devant ma porte, chantant la gloire du Créateur, clamant à l'azur sa joie de vivre et son insouciance de tout...

(1) *Ce n'est que plus tard que Le Tapis Vert s'installa, aux portes d'Alger, dans l'actuel jardin des « Amis réunis ».*

(2) *Puis place d'Armes, aujourd'hui place Clemenceau.*

(3) *Leur histoire m'a inspiré un de mes derniers romans : Par la voix de la Musique.*

(4) *Je vous laisse le soin de traduire ce dicton montagnard, à la saveur salée.*

## Notice biographique

Femme écrivaine juive algérienne dans les années 20, **Rosine Boumendil**, alias **Elissa Rhais**, eut un parcours atypique

*« née des amours d'un musulman et d'une juive, à Blida, ville déjà hantée par Gide et Oscar Wilde, elle incarna une mythologie de religion et d'interdits. Décors de souks, soies brodées d'or, parfums d'encens, musiques d'oiseaux en cage dans les harems : elle a su incarner tous nos rêves d'Orient. »* (Jules Roy).

Née à Blida en 1876, mariée à un rabbin d'Alger, elle divorce pour se remarier avec un riche négociant possédant une villa où Elissa recevra le « tout Alger » de l'époque et brillera par ses talents de conteuse. On lui conseille donc d'écrire et de publier.

C'est à Paris que commence l'aventure Elissa Rhais, elle sera publiée dans la Revue des deux mondes, puis chez Plon, suscitant un engouement hors du commun.

**Saâda la marocaine** est son premier roman publié en 1919 : il connaîtra chez Plon 30 réimpressions !!

**GASTON RICCI**

## **CHRÉA**

Si Alphonse Daudet avait été sincère et impartial, il eût avoué, qu'au fond de chacun de nous, il y a un peu de son Tartarin. Je souhaite, cependant, que cette vérité ne vienne à l'esprit de personne quand j'affirmerai que Blida et ses environs ont été, à l'origine du monde, la région où se trouvait le « Paradis Terrestre » qui, d'ailleurs, n'a jamais cessé de s'y trouver depuis.

C'est sur une des oasis les plus merveilleuses de ces lieux enchantés que je veux essayer, en quelques lignes, de lever le voile, aux yeux de ceux qui n'ont pas le bonheur de la connaître : je veux parler de Chréa.

Il y a, en Algérie, bien des endroits absolument charmants et pittoresques, réunissant, pour satisfaire le touriste, tous les attraits désirables. J'en connais beaucoup ; mais je proclame qu'aucun ne peut être comparé à Chréa. Si je n'écoutais que mon égoïsme, je souhaiterais voir ce coin idéal conserver son état sauvage, pour que j'en puisse mieux jouir, dans une tente ou dans un gourbi, seul, bien seul, roi des cimes enchanteresses ou simplement solitaire heureux, moi qui adore la solitude. De toute l'Algérie, Chréa est le sommet qui réunit le mieux les conditions voulues pour devenir inévitablement une station estivale délicieuse et très importante. Alors que, pour tant de sites des Alpes, des Pyrénées, de Suisse, des sommes considérables sont employées à attirer, par une publicité énorme, la clientèle, ici, point n'est besoin : Chréa s'impose.

Quels sont les avantages de ce site unique ?

Pour le moins, la température, l'air, l'eau, la forêt.

La température y varie, dans la journée, entre 14 et 22° ; c'est là, naturellement, une moyenne générale.

L'air y est ce qu'il est forcément à une altitude de plus de 1.500 mètres : pur, sec, léger, parfumé par les senteurs des arbres à essence résineuse.

Régulièrement, de 9 heures du matin à 4 heures de l'après-midi, la brise de mer y parvient très fraîche, et complètement dénuée d'humidité.

L'eau y est excellente. Son analyse a démontré qu'elle était absolument pure chimiquement.

La forêt ! Cette forêt de cèdres séculaires et majestueux, comme on a raison de la protéger et comme on ne saurait trop se réjouir de la décision qui a été prise, radicale, et seule pratique, d'exproprier toutes les tribus de la région avec leurs charbonniers, leurs haches, leurs troupeaux de chèvres, sauvagement destructeurs. C'est un des joyaux de notre belle Algérie. Qu'elle est impressionnante par son immensité, par son silence, que troublent, seuls, par intervalles, le chant, le cri des pinsons, des fauvettes, des geais, dominant l'imperceptible et continu murmure d'innombrables insectes d'espèces les plus variées.

Quelle plume serait assez persuasive pour dire le charme exquis de ces promenades qui ménagent mille surprises et au cours desquelles on ne peut s'empêcher, à tout instant, de pousser des cris d'admiration !

Grâce à de nombreux sentiers, ce sont, pendant des kilomètres, des sous-bois épais, à travers, au printemps, de véritables champs de fleurs aux mille coloris chatoyants et composés, principalement, de pensées mauves, blanches jaunes, de coquelicots, de marguerites, de tulipes, de petits oeillets parfumés.

Une végétation sauvage persiste tout l'été et constitue un fond de verdure que l'on apprécie d'autant plus qu'on songe, avec pitié, à la sécheresse d'ailleurs. Fréquemment, on interrompt subitement sa marche et l'on reste en extase devant une de ces échappées radieuses que les éclaircies du sous-bois ménagent.

Si on monte sur ces mamelons qui, tous, seraient autant de belvédères adorables pour y planter sa tente, le spectacle est alors véritablement féerique. Le panorama circulaire qu'on aperçoit est, on peut l'affirmer, unique au monde.

C'est, au premier plan, Blida, centre de l'Eden, la « Djenna » des Arabes, qui s'étale coquette, avec sa couronne de jardins verdoyants. Plus loin, entre la riche plaine de la Mitidja et la mer bleue, la vue s'étend sur le cap Matifou, les sommets de la Bouzaréah, de Kouba, puis la tache blanche de Koléa, tout le Sahel, le tombeau de la Chrétienne, le Chenoua et sa baie, le Zaccar, le pic de Mouzaia.

Tournez-vous simplement, vous admirez un spectacle qui, pour être différent du premier, n'en est pas moins enchanteur. C'est une succession de sept à huit

chaînes de montagnes, dont les nuances diffèrent selon l'éloignement, l'heure de la journée et la position du soleil. Se voilant, par endroits, d'une brume éthérée, elles forment un ensemble imposant et majestueux, mais qui n'a rien de dur, d'écrasant. Elles laissent, au contraire, grâce aux tons moirés qui les enveloppent et qui rendent leur perspective plus caressante à mesure qu'elles s'éloignent vers l'horizon, une impression de douceur et de charme infinis. Les coteaux de Médéa, les hauteurs de Boghar, les montagnes de Rovigo, au bas desquelles roulent les sources de l'Harrach, plus loin le Djurdjura que domine le formidable Lalla Khedidja, toutes les splendeurs de la nature défilent sur ce gigantesque écran.

Mais mon imagination, grisée par ces merveilles, m'entraîne dans des descriptions que, seul, un Loti pourrait avoir la prétention de rendre en se rapprochant de la vérité.

Après avoir assisté à des couchers de soleil, dont le pinceau le plus vigoureux des maîtres les plus virtuoses ne saurait rendre la richesse de coloris, il est doux, le soir, de regarder tomber les étoiles filantes, tout en rêvant à mille choses et en ne pensant à rien.

Et avant de quitter Chréa, l'on s'efforce de se remplir intensivement les yeux d'impressions suaves, les poumons d'air vivifiant ; on voudrait en garder, en faire provision, le plus possible, pour plus tard, après que le séjour enchanteur aura pris fin.

**FERDINAND DUCHÊNE**

## **BLIDA L'AMOUREUSE**

« On t'appelle Blida (petite ville). Et moi, je te nomme Ourida (petite rose). »  
Ainsi disait, en un jour lointain au temps des Turcs, un caïd monté du Désert et qui savait bien que « Ourida » est aussi un nom de jolie femme et d'amoureuse dans les récits des Caravaniers. Plus tard, aux environs de 1850, Fromentin chanta Blida, ville de couleurs, de grâce, de galanterie. Et aujourd'hui, en dépit de la nouvelle atmosphère brassée par la mercante, la T. S. F., le jazz et les sports, la cité des orangers, des rosiers, des allées de rendez-vous, des réduits à pergolas, donne encore l'impression, suivant un mot récemment cueilli, qu'elle sent l'amour.

L'auto nous y mène bon train. Nous, c'est-à-dire Jeanne et Marcel mes neveux, gentil ménage arrivé de France, ma femme et moi. Nous venons de traverser Boufarik-la-riche qui est aussi une dépositaire de nos gloires d'Afrique. Nous coulons sur la route plane, blanche, dans la lumière étale de la Mitidja. L'Atlas commence à se rapprocher de nous, à gauche, vert en bas, coiffé de rouge, de bleu, de mauve, de violet. Et voici les orangeries. Derrière des rangs serrés de cyprès, dressés contre le vent et les maraudeurs, ce sont de belles recluses du pays d'Islam qui nous regardent entre les barreaux des moucharabiehs et nous envoient, un peu en fraude, semble-t-il, le sourire furtif de leur fleurs et parfois la brusque caresse de leur haleine. Merci, Mesdames ! Par vous nous savons que la ville des orangers va, dans un instant, monter des verdure et s'ouvrir devant notre auto.

Jeanne se proclame ravie de ce qu'elle appelle : notre entrée en ville. Elle demande le nom de cette avenue toute en villas, en castels. Cette avenue, c'est encore simplement la route d'Alger qui pénètre dans la banlieue. La petite Blida du caïd saharien a sauté par-dessus ses murs. A deux kilomètres de ce qui était autrefois sa cage bastionnée, la voilà en promenade au-devant de ceux qui viennent lui rendre visite. De même, elle nous accompagnera à notre sortie de l'enceinte au Nord, au Sud, à l'Ouest. La rose est devenue un bouquet, un massif, un parterre, une colline fleurie. C'est la princesse du nouveau Jardin des Hespérides, ce qui se prononce communément : la reine de la Mitidja.

Voici les remparts arrondis comme un grand arc tendu. Rigide et lisse telle une flèche, une rue part de là et va trouer en plein cœur la place d'Armes. Arrêt de

quelques minutes pour permettre à Marcel de prendre un cliché du carré d'asphalte entre ses doubles rangées de beaux arbres, au centre duquel s'érige quelque chose d'assez nouveau, qui n'est cependant qu'un kiosque à musique. Seulement, jamais jusqu'à ce matin, ni Marcel ni Jeanne n'avaient imaginé, à l'usage des fanfares et des chorales, une bonbonnière mauresque, blanche, bleue, jaune, à fines ogives en dentelle de cèdre, coiffée de la chevelure aérienne d'un palmier.

Lentement nous descendons par le boulevard Trumelet. C'est-à-dire que sur trois cents mètres nous longeons, devant les murs du quartier des Tirailleurs, une allée d'arbres qu'on prendrait à leur taille pour des pommiers ou des cerisiers s'ils ne nous offraient... des oranges.

Hop ! petit ressaut de montagnes russes : la Porte du Samedi (bab el sebt) est franchie. De ce côté encore de Blida, et cette fois dans quatre directions en éventail, des villas, des fleurs, vers Montpensier, vers la gare, vers la Chiffa, vers le Jardin des Oliviers.

Nous tournons à gauche sous une allée conduisant à ce Jardin, dont le nom a fait relever les yeux de Jeanne, petite croyante un peu romanesque, vers ceux de sa tante. Marcel en même temps signale précisément une mosquée. La tante sourit : c'est le Marché aux tabacs.

Un peu plus loin, seconde mosquée, découverte, cette fois, par Jeanne. Pas d'erreur possible. L'oncle en personne est pris à témoin. L'oncle allonge simplement le doigt vers une plaque de cuivre portant en rouge un nom bien français, celui du propriétaire. Jeanne se tait et elle regarde, les cils en auvent. Sans doute, au fond de ce regard recueilli, la « mosquée », légère, coquette avec ses faïences, ses ogives, ses piliers de marbre, son porche coloré par des vitraux, vient-elle de se transmuier en quelque palais de prince charmant... A quoi peut bien rêver une petite mariée devant tine demeure comme celle-ci, évocatrice de beaux contes et de mystère?

Voici le Jardin au nom biblique. Nous descendons de voiture. Le chauffeur nous reprendra de l'autre côté, avenue Bizot. Il est indispensable que les souliers en lanières de Jeanne promènent leurs petites semelles pointues et leurs hauts talons parmi ce qui apparaît à mes neveux un rappel de l'Évangile. En vérité, c'est cela exactement. Oliviers énormes, crevassés de niches moussues. Quel âge donner à ces géants infirmes, tellement vieux qu'ils s'avèrent, à nos éphémères prunelles, des arbres sacrés? Dix-neuf cents ans, pour le moins. Peut-être sont ils parents... éloignés des oliviers de Jésus. De leurs bras immenses, décharnés et pourtant verts, étendus comme les bras maigres, pleins cependant du Sang de la Délivrance, du Crucifié sur le Golgotha, descend en une infinie douceur du

recueillement chrétien, et... et à leurs pieds nous butons contre des petites koubas, des tombes musulmanes.

Toutes blanches, dans un désordre cordial de bonnes amies de harem, au hasard du tapis de mousse et de sable, elles papotent en une sourdine filée qui est, sans doute, ce que, tout à l'heure, nous prenions pour des chants d'oiseaux. Autour d'elles il y a des coins de verdure qui écoutent.

Ah ! voici un autre coin que j'ai failli oublier. Négligé, abandonné, croirait-on d'ailleurs, digne pourtant de fixer dans la mémoire du touriste une vision durable. C'est parmi les arbres ce que nous appelons communément en Algérie : un marabout, c'est-à-dire un cube de maçonnerie coiffé d'une coupole. Coin de piété musulmane, transformé par la légende en coin d'histoire algérienne.

Je conduis Jeanne et Marcel devant la porte du monument décrépît : « Lors du voyage de Napoléon III en Algérie, Blida fêta les Souverains en vénération et splendeur. L'Impératrice des Français reçut un accueil princier chez la Reine des roses, Impératrice de la Mitidja. Devant « Es Soltana Eugénie ^ s'ouvrirent les portes les plus hermétiques de l'Islam, tout en verrous. Et le triomphe la promena parmi les sites les mieux choisis de la ville. De même que nous, elle traversa le Jardin des Oliviers. Il advint qu'à cet endroit où nous sommes une petite... exigence de la nature tourmenta Sa Majesté. Et voilà l'anxiété commençant à pétrir les visages graves des hauts personnages de l'escorte. Où donc se dissimulait le... réduit sauveur ? Rien alors de comparable à cette création des temps nouveaux sous les oliviers contemporains de Jésus. Pourtant allait-il pouvoir se faire qu'à une minute du triomphe l'Impératrice formulât à son tour : « J'ai failli attendre » ? Blida-la-rose en eût rougi... Haut turbanné de poil de chameau, chapelet au cou voisinant, sur la gandoura de soie, avec la cravate de Commandeur, un Grand de l'Islam esquissa d'un doigt furtif un tout petit ordre — et le marabout s'ouvrit. Durant deux minutes le cortège suspendit ou plutôt ralentit sa marche... pour admirer le jardin. Chacun prenait à cœur d'attirer l'attention de son voisin sur la splendeur de quelque frondaison aux reflets bleus, sur la jolie intimité lointaine d'une fuyante pénombre... — Mais, l'Impératrice ? — Eh bien ! lentement, sans à coup, les admirations éparses une à une se retournèrent, et l'Impératrice était là, qui souriait... Depuis, jamais plus la porte du marabout, refermée derrière elle, ne s'est rouverte pour personne. Ce lieu d'asile d'une faiblesse humaine quoique impériale perdait son caractère de Saint Lieu des musulmans. Il n'était pas non plus devenu chrétien, bien que... baptisé par l'Impératrice. » — Après quoi j'ajoute : C'est du moins *ce qu'on raconte parmi les gens*, comme disent les arabes, friands toujours de curieux récits imaginés par les meddahs : / *goulou en ness*.

Jeanne et Marcel s'amuse comme des écoliers de cette leçon d'histoire(P) donnée par le grave tonton dans un jardin biblique devenu cimetière barbaresque et qui se révèle un humoriste placide. L'auto nous cueille à la sortie de ses allées, dont les hauts feuillages pleins d'oiseaux font concurrence aux trilles de ma nièce. Nous montons en douceur au long de deux nouvelles rangées de villas, toujours des villas, chacune ornée de son petit sourire bien à elle, mais toutes fleuries. Et nous voilà à la grille d'un jardin confrère, dénommé Bizot.

Confrère, mais si différent. Ici rien qui évoque le contraste, rien qui ne mystifie non plus. Le Jardin Bizot n'est pas autre chose qu'un jardin ; et Bizot c'est de la vérité (strictement celle-ci) historique. Vérité aussi très expressive de l'Algérie ces bouquets de palmes balancées dans le bleu sous l'haleine tiède de l'Oued-el-Kebir, ces « arbres de Judée » qui sont les pastellistes de notre printemps, cette flore ardente, excessive comme notre sol et nos cerveaux africains. Et vérité spécifique de Blida-la-rose ces buissons de rosiers, ces espaliers de rosiers, cette féerie costumée et parfumée de toutes les roses de tous roses.

En première vitesse freinée, presque au pas de promenade, nous montons par l'avenue des Moulins. Nous allons déjeuner aux Mimosas, chez mon bon compagnon de jeunesse, Gaston Ricci, Gaston-le-Blidéen, qui a toujours refusé de quitter Blida, et que Blida ( la galante et la malicieuse) vient d'envoyer, avec un sourire, siéger au Palais-Bourbon.

Chère avenue des Moulins aux allées fleuries... fleurs, fleurs... naturellement puisque nous sommes à Blida. Nous repasserons par là, ce soir ; nous choisirons une de ces allées d'où si souvent nous sommes partis — de chez nous — pour monter, aux heures limpides de nos grands soirs bleus, sur les contreforts de l'Atlas. En ce moment regardons du côté de l'oued-el-Kebir. Un jour, sous nos yeux, il se gonfla brusquement et s'étendit comme une mer. Arrêté sur son chemin habituel par un vaste malfaiteur en terre et en rochers dégringolé de la montagne, il se ramassa et se tendit de toute sa masse, de tous ses muscles liquides contre ce « coupeur de route. » Il le pétrit, l'aplatit, l'étendit en long sur son lit ainsi qu'il eût fait d'une « couette » de plume. Depuis, le lit de l'oued-el-Kebir, à nous qui l'avons connu sous un autre aspect, apparaît surélevé et ratissé. Et sur ses berges, qui ont enseveli quelques cagnas ou gourbis, ont poussé des hameaux et des jardins.

L'auto beugle, grince, stope. Kodak pointé sur « Les Mimosas ». Blanche maison à baies aussi larges que des portails, dominés par un belvédère. Des massifs de mimosas, bien entendu, parmi d'autres de toutes les formes, de toutes les

grandeurs. De l'or semé sur du rose, du bleu, du vert, du violet. Tons nets, chauds sous la lumière africaine. Et des châtaigniers sont là aussi, en arrière, plus haut. Ce sont des produits de greffes rapportées par moi, vers 1913, au retour de mes vacances au pays natal. Acclimatés, ces braves campagnards de la Marche limousine? Par Dieu ! qui ne s'acclimaterait pas dans ce pays où l'hiver fait de ses brouillards un édredon aérien, et qui, aux journées de canicule, vous offre avec une jolie prévenance la petite route des Glacières.

Du belvédère où le café est servi, notre regard s'en va, s'allonge, frôlant, feuilletant une immense verdure ovale, moelleuse, au fond de laquelle transparaissent des blancheurs rondes de koubas, Mystère des feuillages parmi de la tiédeur bleue et fluide.

...Ce soir, pas d'auto. Nous voulons, non plus voir notre Blida, mais la toucher, — avec nos mains qui reconnaîtront des arbres à certains tournants d'avenues, des murailles vétustés en somptueux déshabillé à ramages, — avec nos semelles reprises à la sonore habitude de la chaussée, égayées parfois par le caprice rude ou confus des impasses bleuâtres.

Nous contournons ou longeons des moulins, quelques-uns de tous les moulins de Blida, qui n'ont pas d'ailes comme ceux de Don Quichotte ou celui de la Galette, mais qui, au long du chemin côtoyé par le canal, véhicule du sang de l'Atlas qui anime leur pouls, font doucement tourner leurs grandes roues noires, vernies d'eau et ruisselantes de soleil.

Ah ! voici une villa où, certain soir d'avant la guerre, naquit parmi la nocturne fraîcheur des orangers et des rosiers une de ces aventures blidéennes, que les indiscretions du dimanche matin promènent au hasard des groupes sous les allées et les arcades de la Place d'Armes, et qui parfois se terminent (celle-ci fut du nombre) par quelques filets rouges sur du marbre blanc... Jeanne et Marcel se sont arrêtés devant la grille. Joli refuge d'amoureux, plus exactement de larrons de joie. Cadre de complicité ouatée de silence et de parfums aux heures de lune... Blida connaît, bien entendu, d'autres amours que celles-là. Il en est qui répondent en claire et jolie simplicité à votre salut, du fond de jardins tout aussi fleuris, tout aussi propices aux tendresses, et dont personne (parce que précisément elles n'en ont pas) ne pourrait raconter l'histoire. Il en est d'autres dont l'histoire a déjà servi depuis des siècles dans les villes antiques et dans certaines cités de l'Orient. Le touriste peut demander leur adresse au garde champêtre et les visiter comme une exposition coloniale. La galanterie du quartier Bécourt sourit, placide, assise au seuil des portes d'ocré, dans le sarouel pailleté, les chevilles encerclées d'anneaux barbares, le frontal de sequins incliné à droite au-dessus des sourcils à

l'antimoine. Petite notation : le hasard caustique a encadré ce monde d'autrefois entre le Tribunal de simple police et l'Hôpital.

Sur la place voisine il est rituel de goûter, dans de petites tasses peinturlurées, le café très noir, très sucré, apporté bouillant dans de minuscules cafetières à bouton de corail, et qui se dénomme kaoua. Nous voilà assis sur un banc-ancêtre, qui a dû perdre le souvenir des fardeaux de notre espèce et qui peut-être bien, tout à l'heure, nous versera (en douceur, espérons-le) sur les nattes de palmier-nain, à côté des arabes à croupetons ou en tailleurs, en train de jouer aux échecs avec des figurines d'art nègre, usées, déjetées, vernies de crasse. Le jeu est sérieux. Les joueurs ne parlent pas. Leurs cigarettes sentent le musc, l'eau de roses ou le benjoin. Derrière une oreille velue, Jeanne aperçoit une petite fleur d'oranger à corolle plaintive.

Reprenons notre promenade. Le monument aux Morts ouvre sur nos têtes ses grandes ailes de bronze. Large porte taillée dans le mur d'enceinte qui est le corset de l'amoureuse ville. Un peu vieux jeu, le corset. Aussi déjà, par endroits, la coquette l'a fait craquer ; et la jolie peau de Curida transparait entre les baleines.

Nous traversons une grande allée extérieure pleine de vastes ombres et nous nous confions aux chemins de Ouled-Soltane. Nous entrons ainsi dans la cité indigène, la tribu aux portes hérissées de clous, trouant les murs bleus. Jardins encore. Orangers, rosiers, toujours. Groupes criards de garçonnet demi-nus, crépus, aux petits pieds moulés par un artiste dans de l'ocre. Des fillettes à bracelets de cuivre et ongles rougis au henné viennent nous regarder. « Bonjour ! Donne un sou ! » Et leurs prunelles ressemblent à une cuillerée de kaoua tombée sur la porcelaine de la tasse.

Les chemins serpentent, fuient, reviennent. Ils ont l'air de chercher à nous dérouter, à nous rebuter, à nous renvoyer chez nous. Brusquement ils nous fourrent dans une impasse. Tout de même nous réussissons à nous extirper du labyrinthe amusant. Un petit crochet à droite, par une allée au sol mou, entre de très hauts buissons. Belle villa à moulures et vitraux où jadis habita Gaston Ricci, qui était ainsi mon voisin. Et je conduis mes neveux devant une autre villa à jardinet, véranda et arcades... C'est bien elle. Elle a un peu changé de visage pourtant, de nom aussi. Plus cossue, moins charmante peut-être. Que sont donc devenus nos rosiers grimpants ? Et notre néflier du Japon où les gentils pillards ailés nous donnaient de petites aubades délictueuses ?

Jeanne veut absolument que sa tante raconte... Quoi?... Eh bien ! tout...

Les chers plaisirs simples en face des champs de rosiers... Jardinage sous les matins de printemps... Déjeuners d'amis dans un cadre de mandariniers...

Découvertes amusantes, à la Fabre, parmi le monde pullulant des insectes : mantes religieuses pratiquant les noces tragiques, vraies filles de Blida prêtes à courir à l'amour, même si au bout il doit y avoir du sang... Et les grandes nuits

éparpillant « les douros d'Allah » sur la soie bleue, tendue par-dessus l'Atlas.

Ronde et dorée, la lune doucement montait...

Doucement aussi Jeanne s'est rapprochée de Marcel. Leurs épaules se touchent...

La voix un peu émue de la tante module sur des mots qui, ce soir, dans ce coin

bleu de Blida, deviennent eux-mêmes des mots bleus... Je regarde les mains de

nos deux enfants qui viennent de se joindre sans avoir eu besoin de se chercher...

Et il me semble que je n'ai plus rien à écrire.

**ROBERT MIGOT**

## **LES GORGES DE LA CHIFFA**

Les Gorges de la Chiffa ne sont pas seulement un accident géologique ou tectonique, une coupure dans la montagne, une faille gigantesque où apparaît, dans son imposante nudité, la structure intime de l'Atlas tellien, elles sont une région, elles sont presque un monde.

Pour en apprécier l'entière beauté, en goûter le charme, en connaître toutes les merveilles accumulées, il convient d'éviter soigneusement d'en entreprendre la visite en sacrifiant aux errements accoutumés. On ne doit pas se plier à l'itinéraire banal que préconise tel ou tel guide, encore moins se contenter de la traditionnelle randonnée en voiture, au cours de laquelle on ne voit pour ainsi dire rien.

Il faut, au contraire, renouer l'antique tradition des voyages à pied, de la minutieuse exploration, en dehors de toute contrainte, de tout délai, de tout horaire, chère à nos pères ; il faut enfin oublier que nous sommes au siècle de l'auto, de l'avion et des super hétérodynes.

C'est pour avoir adopté cette méthode, renouvelée du bon vieux temps, que nous avons pu jouir des innombrables satisfactions qu'une excursion rationnelle aux Gorges de La Chiffa procure à tous ceux qui savent l'entreprendre.

...Une aube fraîche et bleue, une aurore délicieuse où, déjà, les sommets neigeux de Chréa, de l'Abd-el-Kader et de Talazit s'illuminent de mille feux.

C'est le réveil de Blida, dans la mi-obscurité du matin.

La petite ville industrielle s'apprête à la longue et pénible besogne du jour; partout c'est l'activité fébrile, le commencement joyeux d'un effort qui durera de longues heures.

Nous gagnons, par l'allée coquette, bordée de villas frileusement encapuchonnées de lierre et de glycines, qui a nom l'avenue Bizot, le Champ de Manœuvres d'où, utilisant des traverses ignorées, nous atteindrons le Rocher Blanc.

Bordé d'un rectangle de hauts platanes, dans une situation unique, au centre d'un cirque de montagnes prestigieuses, le quadrilatère militaire pourrait être le lieu rêvé d'une ville nouvelle. Rigoureusement plate, à peine inclinée vers le couchant, ventilée par les souffles sains des vents dominants, il semble que cette parcelle privilégiée de terrain nivelé attende l'érection de quelque cité tentaculaire...

Devant nous, soudain, c'est l'Oued-el-Kébir qui, à grand fracas, dans son vaste lit caillouteux, précipite, vers la plaine, ses eaux pures et glacées. Sur ses rives, que bordent les derniers bouquets de pins de Bou-Arfa, vestiges luxuriants d'une antique et noble forêt, jacent des milliers d'oiseaux, tandis que les jardins d'orangers, de mandariniers et de citronniers, où ont élu domicile jasmins et roses trémières, offrent à la méditation et au rêve des ombrages hospitaliers.

Poursuivons notre marche, hâtons-nous : la journée sera rude !

Voici, cheminant entre des tranchées aux parois d'ocre rouge, la voie ferrée de Djelfa ; ses rails modestes, aux sinuosités nombreuses, aux dévers audacieux, aux courbes impressionnantes, seront peut-être ceux qui, bientôt, relieront l'Afrique du Nord au Sénégal, Alger à Dakar, la France métropolitaine à la plus grande France coloniale !

Le soleil est déjà haut. Avant de nous enfoncer dans la dépression de la Chiffa, que nous allons trouver à un coude brusque de la vallée que nous suivons, jetons un coup d'œil sur la Mitidja étalée devant nous, dans sa splendeur et sa prospérité.

De ce synclinal qui mesure 50 kilomètres de long sur 20 de large et qui au moment de la prise d'Alger, n'était qu'un marécage pestilentiel, le courage de nos colons et leur inlassable ténacité ont fait une Beauce nord-africaine, d'une richesse inouïe.

Quelle réponse éloquente aux esprits chagrins, contempteurs hypocondriaques de notre pays, qui vont proclamant partout avec des gestes désabusés, « que le Français n'est pas colonisateur » !

A perte de vue, s'étendent les vignobles feuillus, les céréales déjà hautes, les plantations de légumes, les installations grandioses. Dans ce pays neuf, dans cette plaine conquise en moins d'un siècle à la civilisation et à la fécondité, la routine n'a jamais réussi à s'implanter et il n'est pas un domaine, parmi tous ceux qui étalent sous nos yeux leurs champs aux longues diagonales, qui ne soit muni des derniers perfectionnements réalisés dans la mécanique agricole.

Quelques pas encore et nous voici dans le lit même de la Chiffa qui coule ses eaux vertes sous trois ponts métalliques de toute beauté.

Dès sa sortie de l'étranglement des gorges, la rivière, guettée, semble-t-il, comme une proie bienfaisante, par les riverains, est captée, dérivée, répartie en mille canaux qui irriguent d'immenses vergers, de superbes jardins perpétuellement en fleurs.

Nous marchons droit au Sud.

Sur chaque rive, les hauteurs se dessinent, se dressent, presque menaçantes, dans le prestige de leurs sommets perdus dans l'azur immaculé du ciel. Gagnons la route si nous ne voulons pas nous voir arrêter, dans notre marche, par les innombrables blocs dont est encombré le cours de l'oued. Justement un café maure, à quelques pas d'une source qui jase sous les lauriers et les thuyas drapés de précoces clématites, nous offre un refuge hospitalier.

Après la première étape nous y goûtons quelques instants de repos bien gagné et de fraîcheur d'autant plus agréable que le soleil, déjà haut, est piquant pour la saison...

Sur la route, passent à grande allure les autos et les cars, pressés de fuir on ne sait où, et dont les passagers ignoreront le calme et la tranquillité de l'aimable retraite que nous avons découverte et que nous quittons à regret.

Le chemin monte en pente raide ; nous allons à tout petits pas. Nous avons ainsi tout le loisir d'admirer, sur notre droite, une superbe forêt de chênes-liège, parsemée de blocs cyclopéens, jetés là par le caprice d'on ne sait quel cataclysme.

Un train, en haletant, s'engouffre sous le tunnel et voici le premier tournant.

Un dernier regard sur la plaine et nous pénétrons dans les Gorges.

Tout de suite, le spectacle est grandiose ; les montagnes enserrant de leurs flancs escarpés, de leurs croupes puissantes, le mince filet argenté de la rivière qui serpente entre des à-pics vertigineux. Des éboulis formidables, des coulées de plus de cent mètres de chute, des bancs escarpés se succèdent en entablements jusqu'à la ligne des crêtes qui ondoient en houle bleutée. La route déroule aux flancs des versants son ruban de craie et en contre-bas, grisaille dont les méandres se coupent de tunnels fréquents, la voie ferrée, elle aussi, s'accroche à la roche au hasard des convulsions tectoniques.

Un vent léger, chargé de senteurs balsamiques, riche de parfums agrestes, souffle éternellement dans la vallée tandis que, presque imperceptibles dans l'azur resplendissant, des oiseaux de proie, — aigles, gypaètes, faucons, vautours — dessinent inlassablement leurs orbes circulaires et silencieuses.

Au fur et à mesure que nous avançons, le défilé s'étrangle ; la route est en corniche ; les pentes qui de plus en plus se boisent de lentisques, de chênes-zéens et d'arbousiers, se rapprochent de la verticale et, du côté du ravin, on a dressé pour parer à l'imprudence des voyageurs, de hauts parapets de pierre dure.

Des sources fusent, nombreuses, à droite et à gauche de la route, que l'on a, presque partout, aménagées en fontaines ; aux murmures des eaux se mêlent des concerts d'oiseaux...

Un indigène s'avance vers nous, nous fait ses offres de service pour la visite d'une grotte merveilleuse qui se trouve sous la route, à une vingtaine de mètres

en contre-bas. Des pages seraient nécessaires à la description détaillée des surprises admirables qu'elle nous offre. La nature, aux caprices divins, y a donné libre cours à sa fantaisie.

Le guide indigène qui nous a conduits nous montre, au moyen d'un quinquet fumeux, la prestigieuse floraison des stalactites que les siècles ont permis aux eaux de faire s'épanouir.

Brusquement, c'est un enchantement, une splendeur digne d'un conte des Mille et Une Nuits : un de nos compagnons a allumé une flamme de Bengale, et, sous des flots de lumière alternativement rouge, verte et jaune, la Grotte du Lion nous révèle, dans leurs plus infimes détails, les richesses minérales qu'elle renferme. La clarté s'éteint ; nous remontons vers le grand jour et, durant de longues minutes, nous demeurons sous le charme, véritablement prenant, de cette remarquable curiosité naturelle...

Le site est sauvage ; la route, taillée à même le roc, est étroite à ce point que deux voitures ne peuvent s'y croiser en dehors des gares ménagées, tous les cent mètres, par la prévoyance du Génie militaire, qui l'a construite au prix d'efforts parfois surhumains.

Le silence est profond ; on n'entend que la voix du torrent qui gronde sur les blocs, au fond du précipice, la plainte du vent à travers les genêts épineux qui s'agrippent aux pentes et, de temps en temps, l'appel mélancolique d'un rapace planant à des hauteurs vertigineuses, en plein azur.

Nous marchons d'un bon pas, dans une fraîcheur délicieuse ; nos compagnons géologues s'extasient devant une carrière calcaire qui leur révèle, à nu, la structure invraisemblablement tourmentée de la montagne.

On s'arrête quelques minutes et, hâtivement, nos savants, enthousiasmés prennent des notes...

Or, soudain, des cris joyeux éclatent :

— Des singes ! Des singes ! Venez voir!...

Les dames, qui nous ont précédés, nous montrent, dans les buissons qui surplombent la route, quelques quadrumanes agiles qui fuient, très lentement d'ailleurs, à notre approche ; ils se replient, avec force gambades et, bien entendu, en faisant mille grimaces divertissantes, vers le ruisseau boisé où ils ont, depuis des siècles, élu domicile et où un arrêté gubernatorial récent interdit absolument qu'on les vienne troubler. Un tournant brusque et voici le Ruisseau des Singes, un



*Dans les gorges de la Chiffa.*



*Gorges de la Chiffa. - Le Ruisseau des Singes.*

coin idyllique qui semble à mille lieues de l'agitation et du bruit des grandes cités.

Nous n'avons aucune peine à obtenir l'autorisation de nous engager dans la montagne, de suivre le sentier capricieux, qui, après d'innombrables détours, conduirait à la crête du Mouzaïa, s'il prenait fantaisie au voyageur de s'y rendre, et il nous est donné, une fois déplus, de tomber au milieu d'une véritable colonie de singes.

Ces bêtes charmantes ne

sont pas sauvages ; les plus âgées acceptent volontiers le pain que nous leur distribuons. Elles nous regardent curieusement de leurs petits yeux vérons aux prunelles extrêmement mobiles. Les guenons bondissent avec, au bras, leurs nourrissons que des sauts périlleux de plusieurs mètres semblent n'effrayer nullement. Il en vient maintenant de partout. Les vieux mâles, méfiants dès l'abord, se sont enhardis ; ils s'approchent à pas furtifs pour recevoir, eux aussi, leur part de prébende...

Mais, brusquement, comme sur l'ordre d'un chef invisible, c'est un sauve-qui-peut général ; la horde, avec des crissements bizarres, s'égaille à l'envi, se disperse dans toutes les directions, et, en un clin d'œil, nous demeurons seuls sur la clairière.

Si là-bas, une houle roussâtre n'agitait bizarrement les frondaisons des thuyas et des chênes-zéens, nous nous demanderions si nous n'avons pas rêvé et s'il est bien vrai qu'il y a deux minutes à peine, une bande de trois cents quadrumanes batifolaient autour de nous!...

Quoique l'auberge du Ruisseau des Singes soit fort moderne et offre aux plus gourmets des menus délectables, nous nous installons, pour déjeuner, aux abords immédiats du tunnel, en contrebas de la route. Le ravin offre des plates-formes charmantes qui se prêtent parfaitement à un pique-nique.

Comme l'air vif des Gorges a aiguisé les appétits, le repas est joyeux et rondement mené...

Nous avons prévu notre départ pour deux heures ; tandis que certains savourent sur l'herbe un délicieux café préparé à la turque, d'autres, prévoyant pour l'après-midi un rude effort, s'abandonnent aux douceurs de la sieste.

...La caravane continue sa route, toujours vers le Sud.

Maintenant l'attention est retenue par la beauté du versant Est de la coupure. D'un seul bond, en éboulis de schistes, en cailloutis gréseux, en coulées de calcaires, la paroi s'élance du fond du ravin et gagne les crêtes de l'Atlas. Le soleil oblique exagère les ors, allume les ocres, incendie les grisailles, anime les verts. C'est une véritable féerie de couleurs à laquelle l'œil, loin de s'accoutumer, ajoute, d'instant en instant, de nouvelles nuances. Tandis que les dames, les rêveurs s'extasient, deux alpinistes, qui se sont associés à l'excursion, parlent de rentrer à Blida en escaladant cet à-pic formidable.

Et le plus curieux est que nous pouvons dire dès maintenant qu'ils ont réussi leur exploit...

La route, qui montait âprement, accuse une pente assez douce. Comme, d'autre part, le lit de la rivière est en descente continue, le ravin diminue très rapidement de profondeur tandis qu'il nous faut lever la tête pour apercevoir, entre les lignes

sévères des crêtes haut perchées, un lambeau de ciel pur et bleu, resplendissant de lumière.

La chaussée est ouverte en plein schiste noirâtre où se pendent des buissons épais de myrtes et d'arbousiers, voire, dé-ci dé-là, des bouquets d'arbres épineux.

De partout s'élancent les cascades aux blanches écumes, striant de coulées presque vaporeuses, les rochers sombres aux parois lisses.

Un monde d'oiseaux hantent les capillaires des cascadelles qui permettent l'éclosion en tout temps d'un parterre de fleurs.

Voici une échappée vers le Mouzaïa ; un torrent impétueux en dévale et, là aussi, ont élu domicile de joyeuses familles de singes.

Une maison cantonnière abandonnée assure un refuge aux excursionnistes, aux voyageurs et aux... amoureux, ainsi qu'en témoignent nombre d'inscriptions enthousiastes ou mélancoliques, rabelaisiennes ou poétiques, tracées, souvent d'une main inhabile, sur la chaux délavée des murs mal crépis.

Passons rapidement cet étranglement dangereux, —à vrai dire, on n'y a jamais enregistré d'accident grave — où les schistes s'effritent et tombent d'assez haut sur la route, d'un gîte minéral que son peu de résistance à l'érosion a fait dénommer le Rocher-Pourri. C'est le point le plus étranglé du défilé. Une quinzaine de mètres à peine sépare les deux montagnes. Dans ce cañon, les eaux du torrent s'accumulent au moment des crues et nous apercevons, tracée en plein roc, une ligne qui rappelle la hauteur atteinte par la rivière au paroxysme d'une montée exceptionnelle demeurée fameuse.

La ligne ferrée, qui, à quelques kilomètres, était très en contre-bas de la route et sur la rive gauche, surplombe maintenant le chemin, des escarpements schisteux de la rive droite.

Le défilé s'évase, le ciel est plus large, les croupes s'arrondissent, les rochers rentrent sous l'humus ; on a l'impression d'être plus à l'aise.

Les versants ont perdu de leur verticalité redoutable ; des troupeaux de chèvres, venus des douars lointains dont les lentes fumées montent, rectilignes, dans la lumière d'or, paissent au hasard des éboulis, surveillés par des pâtres, descendants de Tytire, aux sons des chalumeaux et des flûtes.

Au fond du ravin, la Chiffa roule toujours ses eaux d'absinthe, mais plus calme et moins rapide.

Les géologues remarquent, dans les éboulis qui, de-ci de-là, se montrent encore à flanc de montagne, une structure plus tranquille, des bouleversements moins fréquents...

Décidément, nous approchons de la sortie...

Devant nous, un merveilleux pont métallique enjambe, d'une seule travée, la rivière et la route.

Nous apercevons une échancrure profonde dans la muraille de droite, une vaste perspective s'y développe bientôt vers Agueni et Ferdjouna.

Nous avons atteint l'Oued Merdja, aux riches mines de cuivre. La randonnée est terminée.

Les Gorges de la Chiffa sont franchies.

Le soir descend, un soir de moire et de guipures ; des cirrus légers qu'incendie le soleil oblique, glissent à des hauteurs incommensurables à travers l'étendue. Une soudaine et poétique animation donne, à ce coin de terre algérienne, que va submerger la nuit, une vie biblique, faite de calme rustique et de douceur ineffable : sonnailles des troupeaux, qui rentrent, susurrements des flûtes, chants lointains, cris des oiseaux, murmures de la rivière apaisée, sirène d'une auto en fuite...

Avant la séparation, goûtons le charme exquis de la minute qui se hâte, de l'heure qui ne reviendra jamais plus, de la belle aventure qui, hier encore, était un espoir et qui n'est plus qu'un souvenir.

Les rayons derniers du soleil montent, montent au long des versants empourprés, l'ombre envahit la vallée profonde, le ciel, vers l'Orient se glace d'une teinte violacée.

Un suprême reflet sur la plus haute tache neigeuse...

Tout s'est éteint.

Le rêve est fini...